

# Albert Camus

## Carnets I

Mai 1935 – février 1942



folio

Extrait de la publication



COLLECTION FOLIO



Albert Camus

# Carnets I

Mai 1935 – février 1942

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE  
PAR RAYMOND GAY-CROSIER

Gallimard

Extrait de la publication



## NOTE DE L'ÉDITEUR

De 1935 à sa mort, Albert Camus a tenu ce qu'il appelait ses *Cahiers*. Pour ne pas entraîner de confusion avec les *Cahiers Albert Camus*, les premiers éditeurs ont choisi le titre de *Carnets*, maintenu ici. Notre édition reproduit le texte de la Bibliothèque de la Pléiade qui se fonde, pour les Cahiers I à III du présent volume, sur la dactylographie corrigée par l'auteur.

Les notes en fin de volume résultent d'un choix réalisé à partir des volumes Pléiade auxquels nous renvoyons les lecteurs désireux d'approfondir leur connaissance de l'œuvre d'Albert Camus. Les emprunts faits aux notes rédigées par Roger Grenier ou Roger Quilliot sont signalés par les initiales de leur auteur entre parenthèses. L'intégralité des autres notes est de Raymond Gay-Crosier.





# CAHIER I

*Mai 1935 – septembre 1937*



*Mai 35.*

Ce que je veux dire :

Qu'on peut avoir — sans romantisme — la nostalgie d'une pauvreté perdue. Une certaine somme d'années vécues misérablement suffisent à construire une sensibilité. Dans ce cas particulier, le sentiment bizarre que le fils porte à sa mère constitue *toute sa sensibilité*. Les manifestations de cette sensibilité dans les domaines les plus divers s'expliquent suffisamment par le souvenir latent, matériel de son enfance (une glu qui s'accroche à l'âme).

De là, pour qui s'en aperçoit, une reconnaissance et donc une mauvaise conscience. De là encore et par comparaison, si l'on a changé de milieu, le sentiment des richesses perdues. À des gens riches le ciel, donné par surcroît, paraît un don naturel. Pour les gens pauvres, son caractère de grâce infinie lui est restitué.

À mauvaise conscience, aveu nécessaire. L'œuvre est un aveu, il me faut témoigner. Je n'ai qu'une chose à dire, à bien voir. C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux,

que j'ai le plus sûrement touché ce qui me paraît le sens vrai de la vie. Les œuvres d'art n'y suffiront jamais. L'art n'est pas tout pour moi. Que du moins ce soit un moyen.

Ce qui compte aussi, ce sont les mauvaises hontes, les petites lâchetés, la considération inconsciente qu'on accorde à l'autre monde (celui de l'argent). Je crois que le monde des pauvres est un des rares, sinon le seul qui soit replié sur lui-même, qui soit une île dans la société. À peu de frais, on peut y jouer les Robinson. Pour qui s'y plonge, il lui faut dire « là-bas » en parlant de l'appartement du médecin qui se trouve à deux pas.

Il faudrait que tout cela s'exprime par le truchement de la mère et du fils.

Ceci dans le général.

À préciser, tout se complique :

- 1) Un décor. Le quartier et ses habitants.
- 2) La mère et ses actes.
- 3) Le rapport du fils à la mère.

Quelle solution. La mère ? Dernier chapitre : la valeur symbolique réalisée par nostalgie du fils ???

\*

Grenier<sup>1</sup> : nous nous mésestimons toujours. Mais pauvreté, maladie, solitude : nous prenons conscience de notre éternité. « Il faut qu'on nous pousse dans nos derniers retranchements. »

C'est exactement cela, ni plus, ni moins.

\*

Vanité du mot expérience. L'expérience n'est pas expérimentale. On ne la provoque pas. On la subit. Plutôt patience qu'expérience. Nous patientons — plutôt nous pâtissons.

Toute pratique : au sortir de l'expérience, on n'est pas savant, on est expert. Mais en quoi ?

\*

Deux amies : l'une et l'autre très malades. Mais l'une, des nerfs : une résurrection est toujours possible. L'autre : tuberculose avancée. Aucun espoir.

Un après-midi. La tuberculeuse au chevet de son amie. Celle-ci :

— Vois-tu, jusqu'ici, et même dans mes pires crises, quelque chose me restait. Un espoir de vie très tenace. Aujourd'hui il me semble qu'il n'y a plus rien à espérer. Je suis si lasse qu'il me semble que je ne me relèverai jamais.

Alors, l'autre, un éclair de joie sauvage dans les yeux, et lui prenant la main : « Oh ! nous ferons le grand voyage ensemble. »

Les mêmes — la tuberculeuse mourante, l'autre presque guérie. Elle a pour cela fait un voyage en France pour essayer une nouvelle méthode.

*Et l'autre le lui reproche.* Elle lui reproche apparemment de l'avoir abandonnée. Au vrai, elle souffre de la voir guérie. Elle avait eu cet espoir fou de ne pas mourir seule — d'entraîner avec elle son amie la plus chère. Elle va mourir seule. Et de le savoir nourrit son amitié d'une haine terrible.

\*

Ciel d'orage en août. Souffles brûlants. Nuages noirs. À l'est pourtant, une bande bleue, délicate, transparente. Impossible de la regarder. Sa présence est une gêne pour les yeux et pour l'âme. C'est que la beauté est insupportable. Elle nous désespère, éternité d'une minute que nous voudrions pourtant étirer tout le long du temps.

\*

Il est à son aise dans la sincérité. Très rare.

\*

Important aussi le thème de la comédie. Ce qui nous sauve de nos pires douleurs, c'est ce sentiment d'être abandonné et seul, mais pas assez seul cependant pour que « les autres » ne nous « considèrent » pas dans notre malheur. C'est dans ce sens que nos minutes de bonheur sont parfois celles où le sentiment de notre abandon nous gonfle et nous soulève dans une tristesse sans fin. Dans ce sens aussi que le bonheur souvent n'est que le sentiment apitoyé de notre malheur.

Frappant chez les pauvres — Dieu a mis la complaisance à côté du désespoir comme le remède à côté du mal.

\*

Jeune, je demandais aux êtres plus qu'ils ne pouvaient donner : une amitié continuelle, une émotion permanente.

Je sais leur demander maintenant moins qu'ils peuvent donner : une compagnie sans phrases. Et leurs émotions, leur amitié, leurs gestes nobles gardent à mes yeux leur valeur entière de miracle : un entier effet de la grâce.

\*

... Ils avaient déjà trop bu et voulaient manger. Mais c'était soir de réveillon et il n'y avait plus de places. Éconduits, ils avaient insisté. On les avait mis à la porte. À ce moment, ils avaient frappé à coups de pied la patronne qui était enceinte. Et le patron, un frêle jeune homme blond, avait pris une arme et fait feu. La balle s'était logée dans la tempe droite de l'homme. C'était sur la plaie que la tête s'était retournée et reposait maintenant. Ivre d'alcool et d'effroi, son ami s'était mis à danser autour du corps.

L'aventure était simple et s'achèverait demain par un article du journal. Mais, pour l'instant, dans ce coin reculé du quartier, la lumière rare sur le pavé gras de pluies récentes, les longs glissements mouillés des autos, l'arrivée espacée de tramways sonores et illuminés, donnaient un relief inquiétant à cette scène d'un autre monde : image doucereuse et insistante de ce quartier quand la fin du jour peuple d'ombres ses rues ; quand, plutôt, une seule ombre, anonyme, signalée par un sourd piétinement et un bruit confus

de voix, surgit parfois, inondée de gloire sanglante, dans la lumière rouge d'un globe de pharmacie.

\*

*Janvier 36.*

Ce jardin de l'autre côté de la fenêtre, je n'en vois que les murs. Et ces quelques feuillages où coule la lumière. Plus haut, c'est encore les feuillages. Plus haut, c'est le soleil. Et de toute cette jubilation de l'air que l'on sent au-dehors, de toute cette joie épandue sur le monde, je ne perçois que des ombres de feuillages qui jouent sur les rideaux blancs. Cinq rayons de soleil aussi qui déversent patiemment dans la pièce un parfum blond d'herbes séchées. Une brise, et les ombres s'animent sur le rideau. Qu'un nuage couvre, puis découvre le soleil, et voici que de l'ombre surgit le jaune éclatant de ce vase de mimosas. Il suffit : cette seule lueur naissante et me voici inondé d'une joie confuse et étourdisante.

Prisonnier de la caverne, me voici seul en face de l'ombre du monde. Après-midi de janvier. Mais le froid reste au fond de l'air. Partout une pellicule de soleil qui craquerait sous l'ongle mais qui revêt toutes choses d'un éternel sourire. Qui suis-je et que puis-je faire — sinon entrer dans le jeu des feuillages et de la lumière. Être ce rayon de soleil où ma cigarette se consume, cette douceur et cette passion discrète qui respire dans l'air. Si j'essaie de m'atteindre, c'est tout au fond



de cette lumière. Et si je tente de comprendre et de savourer cette délicate saveur qui livre le secret du monde, c'est moi-même que je trouve au fond de l'univers. Moi-même, c'est-à-dire cette extrême émotion qui me délivre du décor. Tout à l'heure, d'autres choses et les hommes me reprendront. Mais laissez-moi découper cette minute dans l'étoffe du temps, comme d'autres laissent une fleur entre les pages. Ils y enferment une promenade où l'amour les a effleurés. Et moi aussi, je me promène, mais c'est un dieu qui me caresse. La vie est courte et c'est péché que de perdre son temps. Je perds mon temps pendant tout le jour et les autres disent que je suis très actif. Aujourd'hui c'est une halte et mon cœur s'en va à la rencontre de lui-même.

Si une angoisse encore m'étreint, c'est de sentir cet impalpable instant glisser entre mes doigts comme les perles du mercure. Laissez donc ceux qui veulent se séparer du monde. Je ne me plains plus puisque je me regarde naître. Je suis heureux dans ce monde car mon royaume est de ce monde. Nuage qui passe et instant qui pâlit. Mort de moi-même à moi-même. Le livre s'ouvre à une page aimée. Qu'elle est fade aujourd'hui en présence du livre du monde. Est-il vrai que j'ai souffert, n'est-il pas vrai que je souffre ; et que cette souffrance me grise parce qu'elle est ce soleil et ces ombres, cette chaleur et ce froid que l'on sent très loin, tout au fond de l'air ? Vais-je me demander si quelque chose meurt et si les hommes souffrent puisque tout est écrit dans cette fenêtre où le ciel déverse sa plénitude ? Je

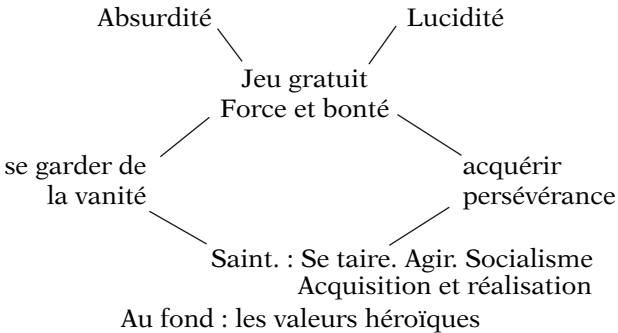
peux dire et je dirai tout à l'heure que ce qui compte est d'être humain, simple. Non, ce qui compte est d'être vrai et alors tout s'y inscrit, l'humanité et la simplicité. Et quand suis-je plus vrai et plus transparent que lorsque je suis le monde ?

Instant d'adorable silence. Les hommes se sont tus. Mais le chant du monde s'élève et moi, enchaîné au fond de la caverne, je suis comblé avant d'avoir désiré. L'éternité est là et moi je l'espérais. Maintenant je puis parler. Je ne sais pas ce que je pourrais souhaiter de mieux que cette continuelle présence de moi-même à moi-même. Ce n'est pas d'être heureux que je souhaite maintenant, mais seulement d'être conscient. On se croit retranché du monde, mais il suffit qu'un olivier se dresse dans la poussière dorée, il suffit de quelques plages éblouissantes sous le soleil du matin, pour qu'on sente en soi fondre cette résistance. Ainsi de moi. Je prends conscience des possibilités dont je suis responsable. Chaque minute de vie porte en elle sa valeur de miracle et son visage d'éternelle jeunesse.

\*

On ne pense que par image. Si tu veux être philosophe, écris des romans.

\*



\*

*Aux Baléares : L'été passé<sup>2</sup>.*

Ce qui fait le prix du voyage, c'est la peur. C'est qu'à un certain moment, si loin de notre pays, de notre langue (un journal français devient d'un prix inestimable. Et ces heures du soir dans les cafés où l'on cherche à toucher du coude d'autres hommes), une vague peur nous saisit, et un désir instinctif de regagner l'abri des vieilles habitudes. C'est le plus clair apport du voyage. À ce moment-là, nous sommes fébriles mais poreux. Le moindre choc nous ébranle jusqu'au fond de l'être. Qu'une cascade de lumière se rencontre, l'éternité est là. C'est pourquoi il ne faut pas dire qu'on voyage pour son plaisir. Il n'y a pas de plaisir à voyager. J'y verrais plutôt une ascèse. C'est pour sa culture qu'on voyage si l'on entend par culture l'exercice de notre sens le plus intime qui est celui de l'éternité. Le plaisir nous écarte de nous-même comme le divertissement de Pascal

éloigne de Dieu. Le voyage, qui est comme une plus grande et plus grave science, nous y ramène.

\*

*Baléares.*

La baie.

San Francisco — Cloître.

Bellver.

Quartier riche (l'ombre et les vieilles femmes).

Quartier pauvre (la fenêtre).

Cathédrale (mauvais goût et chef-d'œuvre).

Café chantant.

Côte de Miramar.

Valldemosa et les terrasses.

Soller et le midi.

San Antonio (couvent). Felanitx.

Pollensa : ville. Couvent. Pension.

Ibiza : baie.

La Peña : fortifications.

San Eulalia : La plage. La fête.

Les cafés sur le port.

Les murs de pierre et les moulins dans la campagne.

\*

*13 février 36.*

Je demande aux êtres plus qu'ils ne peuvent m'apporter. Vanité de prétendre le contraire. Mais quelle erreur et quelle désespérance. Et moi-même peut-être...

*Dans la collection Écoutez lire*

L'ÉTRANGER (3 CD).

*En collaboration avec Arthur Koestler*

RÉFLEXIONS SUR LA PEINE CAPITALE, *essai* (Folio  
n° 3609).

*À l'Avant-Scène*

UN CAS INTÉRESSANT, adaptation de Dino Buzzati, *théâtre*.



Carnets I  
**Albert Camus**

Cette édition électronique du livre *Carnets I* d'Albert Camus a été réalisée le 28 août 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, (ISBN : 978-2-07-045404-4 - Numéro d'édition : 253520).

Code Sodis : N55955 - ISBN : 978-2-07-249286-0.

Numéro d'édition : 253522.